

**AL ZEITUNI**

# Celui qui recherchait la paix



**Nouvelles / OR EDITIONS**

· *OR EDITIONS, oredictions.com, 2009, OR08.*



## DU MEME AUTEUR

*Quatrains*, OR EDITIONS, Collection Poésie, 2007, OR05.

A paraître : *Pensées mourides volume 1*, OR EDITIONS, Collection Spiritualité, 2007, OR06.

## CELUI QUI RECHERCHAIT LA PAIX

On raconte qu'il y avait au pays de Noun un roi dénommé Abbes qui aimait faire la guerre à ses voisins. Celui-ci se vantait de bénéficier d'un savoir inégalé dans le domaine des sciences de la guerre, savoir qui le mettait en position de supériorité face à ses ennemis. Il s'appuyait sur des savants, experts dans toutes les sciences qui avaient une utilité dans le cadre de la guerre : la stratégie et la tactique militaires qui permettaient de gagner des batailles, les sciences techniques qui perfectionnaient sans cesse les armes, les armures et les instruments de torture, la médecine qui permettait de guérir plus rapidement les soldats, l'astronomie qui consultait les auspices des étoiles, et enfin la diplomatie qui permettait au roi de faire ou de défaire les alliances avec les royaumes avoisinants.

Ce roi avait deux fils et une fille. Son fils aîné, le prince Nourredine, était le plus beau et le plus doux jeune homme qu'il fût permis d'imaginer. Le prince était soumis à une vie militaire rythmée sur celle de son père. Une véritable armée de savants l'entourait afin

qu'il puisse connaître de la guerre tous les secrets et qu'il puisse prendre un jour la succession de son père dans les incessants combats que ce dernier menait contre ses voisins. Le prince n'était jamais véritablement sorti du palais ; aussi il n'avait de la guerre qu'une vision abstraite, faite de cartes, de plans de machines de guerre, d'entraînements routiniers et de ruses diverses et variées pour contracter des pactes dont l'issue semblait toujours devoir être la trahison.

Il aurait voulu être enthousiaste comme son père dont les yeux lançaient des éclairs à chaque fois qu'il racontait avec emphase ses plus grandes victoires. Mais le cœur du prince était ailleurs. Souvent perdu dans ses pensées depuis la mort de sa mère, le prince ne parvenait à regarder le roi, son père, qu'avec un mélange de respect, de peur et de perplexité.

Le fils cadet du roi, le prince Othmane, jalousait son frère aîné, parce que Nourredine était le préféré du roi, en raison de ses facilités indéniables dans les sciences de la guerre. Moins doué que son frère, Othmane n'excellait véritablement qu'en diplomatie, la science de la ruse. Son père, le roi, ne ratait jamais une occasion d'humilier Othmane en public en le comparant avec son aîné. Le cadet avait réalisé que son frère aîné était trop doux, trop agréable pour faire un

véritable chef de guerre, mais il ne comprenait pas que son père ne le vît pas.

Les deux princes avaient une soeur, la princesse Nur, belle comme le jour, si gracieuse que les quelques hommes qui avaient eu, un jour, le loisir de la contempler en étaient tombés amoureux. Certes, peu vivaient longtemps après avoir ouvertement déclaré leur amour car, dès lors que le roi apprenait l'affaire, il ne manquait pas d'ordonner à son fidèle grand vizir Rayan de leur faire trancher la tête immédiatement, expliquant leur soudaine disparition par quelque mission urgente pour le compte du royaume dans de lointaines contrées.

Le royaume était donc en perpétuelle guerre contre ses ennemis. Le roi nouait et dénouait tour à tour les alliances pour gagner progressivement des territoires sur les royaumes voisins.

Il advint que les autres rois de la région se liguerent un jour contre le roi Abbes, et vinrent assiéger la capitale de son royaume. Retranchée dans les murs du palais, la famille du roi eut l'occasion de voir les batailles d'un peu plus près et de ressentir la peur. Malgré la résistance d'Othmane à partir, le roi, ne voulant mettre en danger sa famille, prépara une nuit une petite caravane pour envoyer ses trois enfants déguisés en mendiants chez son frère, le roi Fares.

La caravane traversa la ville à la fin de la nuit. Nourredine et Nur restaient silencieux en contemplant les nombreux cadavres éparpillés entre les maisons fumantes. Othmane ne regarda ni la ville en ruine, ni l'horreur provoquée par le massacre d'innocentes créatures tant il était mécontent que son père lui ait refusé l'aide qu'il lui avait proposée.

Les premiers jours de voyage furent difficiles pour les trois enfants du roi Abbes car le confort manquait terriblement. Les nuits étaient froides, les vêtements occasionnaient des démangeaisons et la nourriture était des plus simples. Quatre gardes, déguisés eux aussi en mendiants, protégeaient la caravane.

Peu de temps avant d'arriver chez le roi Fares, le convoi fut attaqué par une troupe de bandits. Nourredine et Othmane luttèrent vaillamment pour protéger leur soeur, mais les cargaisons transportées furent emportées et les quatre gardes furent tués. Ainsi, les trois enfants du roi Abbes finirent le chemin à pied, dans le froid, la faim et la soif.

Le roi Fares les accueillit noblement et leur fit oublier bien vite les péripéties du voyage. Il semblait différent de son frère Abbes, car moins préoccupé par la guerre. Des poètes et des sages fréquentaient sa cour, le flattant comme il se devait. Nur était



traitée comme une reine, et Othmane comme un fils. Nourredine s'inquiétait de savoir ce qu'était devenu son père Abbes, mais son oncle le rassurait en lui vantant les mérites militaires de son père. « Il est rusé et puissant. Il retournera facilement la situation à son avantage. N'es-tu pas bien, ici, Nourredine ? – Si, bien sûr, mais je cherche la paix. »

Nur vint une nuit visiter Nourredine dans sa chambre. « Mon frère, le roi Fares veut me prendre pour épouse. Que dois-je faire ? – Tu dois dire non. Notre père ne serait pas d'accord. Nous devons quitter cet endroit. » Nur et Nourredine projetèrent donc de s'enfuir du palais du roi Fares dès qu'ils en auraient la possibilité. Othmane était lui aussi d'accord avec plan et la date fut bientôt fixée.

La veille du départ, alors que les maigres affaires de chacun étaient empaquetées, le roi Fares, accompagné d'Othmane, vint chercher Nur et Nourredine avec des soldats pour leur demander des explications. « Que cherchez-vous à fuir ? – Nur ne doit pas se marier avec son oncle, dit Nourredine. Que dirait Abbes votre frère ? – Il ne dira bientôt plus rien, mon cher neveu. J'ai organisé cette alliance contre lui. Il fallait faire taire ses ambitions démesurées et je m'assure maintenant que dans quelques semaines, il ne restera rien que des cendres

du royaume de ton père. Vous êtes donc à moi. Je suis votre tuteur. Je décide ce qui est bien pour vous. Toi, Nur, tu seras ma femme. – Jamais ! » s'exclama Nur en tentant de s'enfuir. Nourredine et Nur furent saisis par les gardes. « Soyez raisonnables ; prenez exemple sur Othmane. Il est sage de m'avoir fait part de vos plans. Il sait ce qui est bon pour lui. Vous pouvez vivre comme des princes, ici, mais il faut me reconnaître comme votre maître et votre roi. » Nur et Nourredine refusèrent. « Soit, dit Fares, Nur sera enfermée dans une cellule tant qu'elle ne se sera pas donnée librement à moi ; et toi Nourredine, je te propose l'exil. Retourne chez ton père et tu seras tué. » Othmane s'éleva contre tant de clémence et demanda la mise à mort du traître Nourredine. Le roi Fares sourit à Othmane et lui dit : « mon neveu, je ne tuerai point un neveu mien, quoiqu'il ait fait. »

On donna à Nourredine un cheval et une bourse de pièces d'or et il fut jeté hors du palais. Arrivé à la porte de la ville, des soldats l'attendaient avec Othmane à leur tête. « Croyais-tu que tu pourrais t'en tirer de la sorte ? » Nourredine fut obligé de laisser ses vêtements de prince, sa bourse, son épée et son cheval. Othmane lui jeta une outre d'eau. « Othmane, abandonnes-tu l'idée de la paix ? Ne retourneras-tu jamais dans notre pays ? – Mon ancien pays ne sera bientôt

plus que cendres, cela par ta faute et par celle de mon père. Mon pays est ici désormais. Quant à toi, disparaïs à jamais ! Et remercie le roi Fares pour sa clémence. Je n'aurais jamais été aussi miséricordieux que lui. »

Nourredine marcha longtemps sur le chemin. Il croisait parfois des troupes qui allaient faire la guerre contre son père. Son esprit s'embrouillait. Il dormit à la belle étoile durant deux nuits, grelottant de froid. Il arriva enfin à un village au bord de l'inanition. Un paysan lui donna un croûton de pain qu'il dévora. Il travailla dur dans les champs durant des mois pour gagner de quoi manger, dormant dans une étable, priant Dieu la nuit de lui donner les moyens de se venger.

Un jour, un groupe s'amassa devant la porte de l'étable. « Nous savons qui tu es, chien ! Sors de ta tanière ! Nous allons te faire payer les atrocités commises par ta famille ! » Nourredine tenta de s'échapper mais il se fit attraper par les paysans en colère et fut roué de coups sur tout le corps et le visage. Le paysan qui l'avait hébergé lui prodigua les premiers soins. « Ce ne sont pas des meurtriers, mais tous ont perdu tant de membres de leur famille dans ces guerres. – Et toi, n'as-tu perdu personne ? marmonna Nourredine. – Si, j'ai perdu un fils et trois

filles, mais je n'ai plus l'âge pour la vengeance. Il faut que tu quittes cet endroit, car ils reviendront. J'ai envoyé un messenger pour que l'on vienne te chercher. »

Nourredine ne se souvint pas du voyage tant il était faible. Parfois, il voyait une main enduire son visage d'un onguent avant de sombrer de nouveau dans l'inconscience. Un matin, il ouvrit les yeux et se trouva dans une pièce simple sur un matelas de paille. Le luxe de cet endroit lui sauta aux yeux, lui qui avait dormi depuis des mois dans une étable. Un vieillard était assis sur un tapis sur le sol, à ses côtés. « Où suis-je ? – En sécurité. Repose-toi, tu n'es pas encore en état de bouger. » Le vieillard partit.

Durant de longues semaines, Nourredine travailla à retrouver l'usage de ses membres. Il découvrit l'endroit qui abritait une petite confrérie dirigée par le vieillard qu'il avait vu la première fois, le cheikh Zaboun. Un jour, le vieillard emmena le jeune homme au bord d'un lac dont la surface était comme un miroir. « Nourredine, une partie de toi a idée de ce que tu vas voir, mais pas l'autre. » Nourredine se pencha au dessus de l'eau et vit un visage si balafre qu'il ne se reconnut pas. « C'est moi, n'est-ce pas ? – Oui, lui répondit le vieillard. Tu es arrivé à la confrérie au bord de la mort. – J'aurais dû mourir plutôt que d'être comme

ça. – Dieu seul décide de ce genre de choses, répondit Zaboun. – Mais, enfin, sommes-nous condamnés à tous ces tourments lorsque l'on cherche la paix ? – Il faut savoir où chercher, mon ami, dit Zaboun en souriant. »

Durant des mois, Nourredine suivit l'enseignement du cheikh. Il racontait ce qu'il avait vécu à Zaboun qui, par des commentaires brefs et précis, éclairait son esprit, le dirigeant dans d'autres voies de réflexion. « Tous les hommes ne peuvent connaître le véritable amour, disait le cheikh. La plupart ne connaissent que l'amour pour eux-mêmes. Ainsi est ton père. Qui ne connaît de dieu que soi-même sombre vite dans la guerre. Car l'ego est irascible et, si on le sert, on court à sa propre perte et à la perte des autres. » Nourredine demandait parfois avec respect que le maître le guide sur certaines questions. « Comment puis-je être utile si je veux lutter contre ces guerres ? – Il faut que tu te purges des poisons qui te rongent comme la haine, la vengeance ou l'orgueil. Le cœur de l'homme est plein de rouille et seule la discipline spirituelle peut le polir. Alors tu sauras quoi faire, car tu ne seras plus sourd. »

Un jour que Nourredine pensait au funeste destin de sa sœur, Zaboun lui dit : « Patience Nourredine. Tu auras bientôt des nouvelles de Nur. » Nourredine avait appris à comprendre quand Zaboun avait fini de

parler. Le cheikh n'argumentait jamais : ce qu'il disait se réalisait toujours.

Au bout de quelques années, alors que Nourredine commençait de gagner le respect des anciens membres de la confrérie qui avaient pris l'habitude de le nommer Sajara, en raison du fait qu'il passait de longs moments seul sous un arbre, Zaboun tomba malade. Le veillant jour et nuit, Nourredine s'inquiétait sur le possible trépas du cheikh. « Mon heure est proche, Nourredine, mais elle n'est pas encore venue. Des visiteurs seront là demain. Prépare-toi à les accueillir. » Nourredine fit comme lui demandait son maître.

Le lendemain, son oncle Fares arriva avec une malade et une bonne escorte. Son oncle ne le reconnut pas. « J'apporte ma nièce au maître Zaboun. Il est mon seul espoir. Elle est gravement malade. Toi, le défiguré, mène-moi auprès de lui. – Le cheikh est aussi très malade. – Peu importe, il recevra bien le roi Fares implorant son secours ! » Fares alla se présenter au cheikh Zaboun tandis que Nur était dirigée vers une couche libre dans l'enceinte de la confrérie. « Zaboun, je t'implore. Ma nièce Nur est en train de mourir. Je ne sais pas ce qu'elle a. Tous les savants du pays l'ont vu et nul ne peut la guérir. – O vil roi, crois-tu que je ne sais rien ? » Fares blêmit. « Libère Nur, laisse-

là ici, et ne reviens jamais. C'est à ce prix que tu pourras commencer de racheter tes infamies. » Fares sortit sans mot dire, remonta à cheval et partit avec son escorte.

Nur était très malade. « Nourredine, dit Zaboun. Tu dois désormais la guérir. Je ne suis plus en mesure de le faire. Invoque l'amour en toi et suis ce que tu vois et entends. » Nourredine resta de longs jours auprès de sa sœur. Son état s'améliora. Lorsqu'elle ouvrit le yeux, elle reconnut son frère bien qu'il soit défiguré. « Nourredine, c'est toi. Je te croyais mort. C'est étrange, malgré ces vilaines marques sur ton visage, c'est comme si tes yeux avaient changé, comme si ta beauté n'avait jamais été aussi radieuse. »

Peu après, le cheikh Zaboun demanda à voir Nourredine. « Mon heure vient. J'aimerais qu'on me laisse seul cette nuit. – Qu'il en soit ainsi, maître », répondit Nourredine en contemplant le visage épanoui et pourtant moribond de son maître. La confrérie s'était réunie pour prier toute la nuit.

Dans les semaines qui suivirent, des milliers de pèlerins vinrent se recueillir sur la tombe du maître. La confrérie gérait comme elle le pouvait ces défilements silencieux entrecoupés de prières. Certains faquirs eurent des rêves durant cette période, tout comme Nourredine qui vit par deux fois

Zaboun en rêve. La première fois, Zaboun lui dit que son chemin était tracé. La seconde, Zaboun lui annonça que le choix du nouveau maître était décidé et que c'était un bon choix. Nourredine fut élu successeur du cheikh Zaboun. Tout d'abord, il crut à une erreur tant il se sentait imparfait, puis il se conforma au choix de la communauté.

Une fois rétablie, sa sœur lui raconta qu'elle avait passé près de dix ans dans les geôles du roi avant qu'il ne se décide à la faire sortir. Sa beauté s'était considérablement amoindrie et sa santé était devenue fragile. Une fois sortie des geôles, elle avait commencé de dépérir, atteinte par une maladie inconnue des savants qui l'avait affaibli progressivement durant deux longues années, la portant à l'article de la mort. Othmane avait fui le royaume de Fares après avoir tenté de tuer son oncle, suite à un différent entre eux à propos du poste de chef des armées. Le roi Abbes avait capitulé avant de disparaître, et ses terres avaient été divisées entre les rois voisins qui continuaient de faire la guerre au roi Fares, soupçonné d'abriter Abbes dans ses propres murs. « Que de gens tués, que de familles meurtries, que de massacres, tout cela dans la plus pure inutilité », se lamentait Nur en pleurant fréquemment. Nourredine consolait sa sœur tout en restant silencieux. Il réalisait que quelque chose avait changé en lui. Son



maître, qui restait présent dans son cœur, lui avait permis de guérir ses plaies, si bien qu'il se sentait à sa place dans la confrérie, même s'il savait qu'un long chemin le séparait de la sagesse du cheikh Zaboun.

Un jour, Rayan, l'ancien grand vizir du roi Abbès, arriva à la confrérie. Il requérait la présence de Sajara auprès de son roi, Fares. Nourredine lui dit : « dis au roi de venir me voir. Je ne fréquente pas les courtisans. – Le roi Fares a donné asile à son frère, le roi Abbès dont le royaume fut détruit. Il ne peut sortir de sa ville qui est assiégée. Le peuple meurt, ô grand cheikh. Seul un sage comme toi peut sortir les deux frères de leur péril. – Grand vizir Rayan, lui dit Nourredine, le prix du sang est le sang. La guerre attire la guerre. Dieu punit ceux qui le mécontentent, ici-bas et dans l'au-delà. Je vais donc te donner un conseil que tu leur porteras. Qu'ils capitulent ; qu'ils donnent leurs biens aux familles de ceux qu'ils ont envoyé à la mort ; qu'ils se dépouillent de tout ce qu'ils possèdent à commencer par la royauté, et ils trouveront refuge ici. – Mais, maître Sajara, comment un roi peut-il se dépouiller de sa royauté ? – Ils n'ont jamais eu de la royauté que le titre. Un roi ne tue pas ses sujets, ou il n'est pas roi. Dis-leur que ce marché est juste et que leurs assaillants l'accepteront. »

Rayan retourna auprès des rois Abbes et Fares pour leur rapporter le conseil de Sajara. Durant de longues heures, les deux rois argumentèrent, avant de se séparer sur un violent désaccord. Abbes abandonna la royauté, lui qui avait déjà détruit son royaume. Il donna des ordres pour que ses trésors cachés fussent distribués aux familles qu'il avait décimées. Fares, quant à lui, ne put se détacher de ses biens et combattit jusqu'à la mort dans son palais en flammes.

Lorsqu'Abbes et Ryan retournèrent chez le cheikh Sajara, ce dernier les reçut comme de simples faquirs avant de les diriger vers une autre confrérie, quelque part dans les montagnes. Avant de partir, Abbes dit à Nourredine : « Grand cheikh, j'ai tout perdu dans cette vie, tout ce que j'avais de plus cher : ma femme, mes enfants et mon royaume. Je me suis acharné à faire la guerre pour me retrouver aujourd'hui vieux, seul, et pauvre. – Peut-être comprendras-tu qu'il n'y a de paix dans son royaume que quand la paix est en soi-même », lui répondit Nourredine.

Depuis ce moment, on raconte que le cheikh Sajara est consulté par de nombreux rois dès lors qu'une affaire délicate est à gérer dans leur royaume. Le destin des deux rois Abbes et Fares est devenue une légende au pays de Noun. Le soir, à la veillée, les

conteurs détaillent aux adultes et aux enfants l'épopée malheureuse des deux frères belliqueux ainsi que le destin merveilleux du prince Nourredine qui, bien que tout le vouât à la guerre, devint le cheikh Sajara, archange de la paix.

<http://orey.github.io/oreditions>

